Hegel Vol. 7 N° 1 - 2017

DOI : 10.4267/2042/62028

Culture

2. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince…

Sainte-Beuve

Le voyage en Orient devient le nouveau rite initiatique du XIXe siècle

Le « Je vais faire un voyage dans tout l'Orient. J'étais né pour y vivre… » de Gustave Flaubert en 1849 n'est pas resté unique… La campagne d'Egypte des années 1798 à 1801 avait créé en France, un engouement pour l'Orient et plus précisément le Proche-Orient regroupant les pays riverains de la Méditerranée. Un Orient devenu la caverne d'Ali Baba des fantasmes de l'époque! L'orientalisme triomphe en peinture avec Eugène Delacroix, Fromentin et Gérôme. En musique, Félicien David, adulé en son temps mais oublié aujourd'hui, utilise dès 1844 des mélodies rapportées d'Egypte. *Le Désert,* composition pour l'orchestre et *Mélodies orientales*, *Brises d'Orient* et *Les Minarets* pour le piano. Reyer, Bizet, Delibes, Charles Gounod et Saint-Saëns avec son opéra *Samson et Dalila* et *L'Egyptien*, son concerto pour piano, composé à Louxor, donnent une impulsion plus vaste à cet orientalisme musical engendrant une sensation de dépaysement aves ses particularités modales et rythmiques. En littérature, le voyage en Orient au XIXe siècle devient le thème littéraire « obligé » avec les récits de voyages de François René de Chateaubriand en 1806, d'Alphonse de Lamartine en 1832, de Gérard de Nerval en 1842 et plus tard, ceux de Théophile Gautier en 1969 et ensuite ceux de Joseph Conrad. Chateaubriand, Lamartine placeront le centre de leur voyage autour de la Terre Sainte. Le monde avait pour eux un sens, leur itinéraire aussi. Flaubert inscrivit Jérusalem dans son parcours. Aussi agnostique que ne le fut son père, il se posait la question de savoir « À quoi faut-il croire ? À rien ! C'est le commencement de la sagesse car la superstition est le fond de la religion, la seule vraie, celle qui survit sous toutes les autres ». Agnostique certes, mais en quête éternelle du sacré dans le mépris des églises et des prêtres.

Le vicomte François René de Chateaubriand. *« Une vanité comme celle de la grande Pyramide durant depuis 3 ou 4 mille ans, pourrait bien à la longue se faire compter pour quelque chose »*

Tel un surfeur glissant inlassablement sur les vagues de fond de l'histoire, Chateaubriand ressurgit dans l'écume de l'ici et du maintenant, entre nostalgie et espoir mais toujours avec lucidité. Rallié à Napoléon et devenu l'écrivain officiel du régime, il y met un terme après l'assassinat du Duc d'Enghien en 1804. En disgrâce, il décide de « s'exiler » vers l'Orient, la Palestine, Jérusalem et l'Egypte le 13 juillet 1806. Il en fera un récit exhaustif publié en 1811 dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne* [1] et une synthèse d'une exemplaire lucidité dans les *Mémoires d'outre-tombe* [2].

« Les vents ont dispersé les personnages de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique […] l'un est tombé de l'Acropolis d'Athènes, l'autre du rivage de Chio : celui-ci s'est précipité de la montagne de Sion, celui-ci ne sortira plus des flots du Nil ou des citernes de Carthage. Les lieux aussi ont changé : de même qu'en Amérique s'élèvent des villes où j'ai vu des forêts, de même un empire se forme dans ces arènes de l'Egypte, où mes regards n'avaient rencontré que des *horizons nus et ronds comme la bosse d'un bouclier,* disent les poètes arabes, *et les loups si maigres que leurs mâchoires sont comme un bâton fendu.*

© aln.editions

« La Grèce a repris cette liberté que je lui souhaitais en la traversant sous la garde d'un janissaire. Mais jouit-elle de sa liberté nationale ou n'a-t-elle fait que changer de joug ? » Je suis en quelque façon le dernier visiteur de l'empire turc dans ses vieilles mœurs. Les révolutions, qui partout ont immédiatement précédées ou suivies mes pas, se sont étendues sur la Grèce, la Syrie, l'Egypte ; un nouvel Orient va-t-il se former ? Recevrons-nous le châtiment mérité ? D'avoir appris l'art moderne des armes à des peuples dont l'état social est fondé sur l'esclavage et la polygamie ? Avons-nous porté la civilisation au dehors, ou avons-nous amené la barbarie dans l'intérieur de la chrétienté ? Que résultera-t-il des nouveaux intérêts, des nouvelles relations politiques, de la création des puissances, qui pourront surgir devant le Levant ? Personne ne saurait le dire. Je ne me laisse pas éblouir par des bateaux à vapeur et des chemins de fer ; par la vente de produits des manufactures et par la fortune de quelques soldats français, anglais, allemands, italiens enrôlés au service d'un pacha : tout cela n'est pas de la civilisation. On verra peut-être revenir […] les périls qui ont menacé l'Europe à l'époque de Charles Martel […] Je plains les voyageurs qui me suivront. Le harem ne leur cachera plus ses secrets et ils n'auront point vu le soleil de l'Orient et le turban de Mahomet. Le petit Bédouin me criait en français, lorsque je passais dans les montagnes de Judée : En avant, marche! L'ordre était donné, et l'Orient a marché. Mais tout ceci était déjà annoncé par « cette vanité de la grande Pyramide durant depuis 3 ou 4 mille ans [qui] pourrait bien à la longue se faire compter pour quelque chose ».

Le marquis Alphonse de Lamartine. *« Je partis pour l'Orient, et j'y promenai deux ans mon inquiétude dans la Turquie, dans la Syrie, dans le Liban. Je revins »*

Poète, romancier, académicien, ambassadeur, homme politique, le voyage en Orient n'est pas à l'âge de quarante-deux ans, la résultante d'un effet de mode. « Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle Bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire… Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages […]. La vue de ces gravures et les commentaires poétiques de ma mère m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques. De l'amour des choses au désir de voir les lieux où elles s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas »… « Je brûlais du désir d'aller visiter ces montagnes…, ces déserts…, ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre… Je rêvais toujours depuis d'un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure ».

Il se dit « né oriental et mourra tel ». « La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature… c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque, ou rien ». Pour lui, l'Orient est « la pépinière, la serre chaude de l'Europe : c'est de là que nous arrivons ». « L'Orient est aussi le pays de l'imagination, la terre du merveilleux : les traditions orales y grossissent tout ; rien n'y est naturel, tout y est prestige ; tout étranger qui traverse la terre est un sage ou un héros. Ce peuple qui a attendu le Messie, qui a attendu [Mahomet], qui a attendu Bonaparte, attend toujours quelque chose et quelqu'un, même quand ce quelqu'un n'est qu'un pauvre voyageur promenant son ombre par désœuvrement sur le sable du désert ou sur les colonnes renversées de Balbek » [3].

Le départ pour ce *Voyage en Orient* est reporté en juillet 1832 à cause d'une épidémie de choléra ravageant l'Europe. Il embarque à Marseille sur l'*Alceste*, avec son épouse anglaise, leur fille unique Julia, âgée de dix ans et atteinte de tuberculose, un médecin maire d'Hondschoote près de Bergues dont Lamartine sera bientôt le député, une bibliothèque de cinq cents volumes, une provision de carnets de notes et une islamophilie digne de celle de Byron qu'il admirait. « La voix vivante et animée du muezzin » lui semble même supérieure à celle « stupide et sans conscience de la cloche de nos cathédrales ». Son programme très ambitieux, sera revu à la baisse mais ce voyage en Orient s'avérera ruineux. L'*Alceste*, un brick de 229 tonnes, son capitaine, un second, un cuisinier, quatorze matelots, six domestiques et une véritable arche de Noé avec « chiens chats, chèvres, moutons, poulets » pour distraire la petite Julia. « Mon bateau que j'ai tout à moi ne me coûtera que trois mille francs par mois et si je le garde tout le temps de mes longues pérégrinations, 2 400 par mois seulement ». Son épouse et Julia resteront au Liban tandis que lui et deux accompagnants iront en Palestine. L'inquiétude de son épouse à l'égard de la santé de leur fille l'amène à ne pas se rendre en Egypte. Il retrouve Julia, le 4 novembre, en « meilleure santé », prête à monter les chevaux arabes qu'il a achetés. Mais tout va se compliquer. Julia meurt le 7 décembre à Beyrouth. Lamartine et son épouse sont foudroyés par la perte de leur enfant. La presse catholique, encouragée par la mise à l'index de ce voyage par le saint Office… applaudit charitablement. Un mois après la mort de Julia, il apprend qu'il est élu député de Bergues. Sans descendance il « lui reste

© aln.editions

à se dévouer pour la nation » [3] ou à créer une colonie agricole dans la plaine de Sour en Syrie assortie d'une concession gratuite de trois années.

« Je bâtirais, je cultiverais, j'aurais la liberté d'exportation pour mes récoltes ». En Syrie, mais si et seulement si celle-ci reste définitivement à Méhémet Ali et s'organise sous une administration plus éclairée et plus libérale ».

Entre temps son poème funèbre *Gethsémani ou la mort de Julia* accompagnera le corps de Julia embaumé et rapatrié à Marseille sur *l'Alceste*. Lamartine affrète pour son épouse et lui un autre brick *La Bonne-Sophie* qui les emmènera le 20 avril vers Constantinople qu'ils atteindront le 7 juin 1833. De retour en France à la mi-octobre, Lamartine se rendra Marseille retrouver la dépouille de Julia. « J'ai déposé cette nuit-même le cercueil de mon unique enfant sur le cercueil de ma mère : tout mon passé et mon avenir. Je suis brisé au physique et au moral. Je ne puis même écrire ».

Ruiné par ce voyage, il va devoir écrire son *Voyage en Orien*t pour survivre tout en assumant sa députation à Bergues. Sa publication en 1835 fut un succès identique à celui d'une médaille ! Côté face, ce fut un succès de librairie avec ses critiques élogieuses. Son revers fut la mise à l'Index du Saint-Office et le procès en apostasie pour mise en cause du dogme catholique de l'exclusivité et de l'infaillibilité de l'Eglise à conduire à la vérité divine. Ce fut aussi pour Alfred de Vigny l'occasion de s'attaquer à l'islamophilie de Lamartine. Les « Mahométans seraient donc plus civilisés que nous parce que extrêmement charitables entre eux […] et qu'ainsi, l'islamisme ne serait qu'un christianisme corrompu ». « Non, un christianisme purifié » lui rétorque Lamartine. Et Alfred de Vigny d'enchaîner sur « le Coran qui arrête toute science et toute culture ; que le vrai Mahométan ne lit rien, parce que tout ce qui n'est pas dans le Coran est mauvais et qu'il renferme tout. Les arts lui sont interdits parce qu'il ne doit pas créer une image de l'homme ».

Au décours de toutes ces polémiques et controverses, Lamartine, dans ses *Mémoires* publiées en 1870, un an après sa disparition, eut cette conclusion, « Je partis pour l'Orient, et j'y promenai deux ans mon inquiétude dans la Turquie, dans la Syrie, dans le Liban. Je revins ».

Gérard de Nerval. *« Ne m'attends pas ce soir car la nuit sera noire et blanche… »*

Né Gérard Labrunie, à Paris le 22 mai 1808, sa mère meurt 2 ans plus tard. Son père est médecin militaire de la Grande Armée. Dès le lycée, ses traductions des œuvres de Goethe sont remarquées. Il se lie d'amitié avec Théophile Gautier, Victor Hugo et Alexandre Dumas. Dès 1841, plusieurs crises graves de démence entraînent son hospitalisation en milieu psychiatrique. En décembre 1842, il décide d'entreprendre un « Voyage en Orient ». « Où vais-je ? Où peut-on souhaiter aller en hiver ? Je vais au devant du printemps, je vais au devant du soleil… il flamboie à mes yeux dans les brumes colorées de l'Orient ». Avec un espoir, que cette initiation spirituelle et artistique le guérisse de ses angoisses mortifères.

Il débarque à Alexandrie le 1er janvier 1843 et gagne le Caire. Il apprend l'Arabe, se mêle à tous les aspects de la vie quotidienne déguisé en Arabe. Il regarde « sur la rive droite du Nil, à quelque distance du port de Fostat, où se trouvent les ruines du Vieux Caire, non loin de la montagne de Mokatam […] le Nil envelopper de ses flots caressants l'île de Rodda, qu'il a l'air de soutenir comme une corbeille de fleurs qu'un esclave porterait dans ses bras. Sur l'autre rive, on aperçoit Gizeh, et le soir, lorsque le soleil vient de disparaître les pyramides déchirent de leurs triangles gigantesques la bande de brume violette du couchant. Les têtes des palmiers, des sycomores et des figuiers de Pharaon se détachent en noir sur ce fond clair… » Il gravit les échelons de Khéops pour surplomber le Sphinx et le désert libyen et graver son nom à côté de celui de Bonaparte et de Champollion!

Ce voyage prit fin à Constantinople, le royaume des Mille et une Nuits. Déguisé en Persan, avec une pelisse en poil de chameau et un bonnet pointu, il est présent partout de jour et de nuit. Il est fasciné par les conteurs des cafés de Constantinople. « On s'assied, on se fait apporter un narghilé ou un chibouque, et l'on écoute des récits qui se prolongent le plus possible. C'est l'intérêt du cafetier et celui du narrateur ». C'est dans un de ces cafés que Nerval recueillit la légende de la Reine de Saba, d'Adoniram et de Salomon.

Il rentre en France et publie son *Voyage en Orient* en 1851 [4]. Mystique dans l'âme, passionné par les rites initiatiques des anciens Egyptiens et des Druses, il est intéressé par toutes les religions et avide de se bâtir une spiritualité, synthèse de toutes les religions. Ses propos ne font pas l'unanimité. Théophile

© aln.editions

Gauthier, ami intime de Nerval, rapporte que celui-ci, dans le salon de Victor Hugo, dissertait sur son sujet favori. Quelqu'un lui fit la remarque qu'il n'avait aucune religion. La réponse fut cinglante, « moi, pas de religion, mais j'en ai dix sept… au moins » !

Ses dernières années furent marquées par l'écriture de ses principaux chefs-d'œuvre comme *Les Filles du feu*, *Aurélia* et de son *Voyage en Orient* s'achevant sur *Les nuits de Ramazan*. Celles-ci inspirèrent le livret de *La reine de Saba*, opéra de Charles Gounod créé en 1862. La critique de Berlioz en fut laconique, « Il n'y a rien dans la partition, absolument rien. Comment soutenir ce qui n'a ni os ni muscles ». Il faudra attendre Régine Crespin qui fut « La » cantatrice française des années 50 du siècle suivant pour réunir dans un même triomphe l'un et l'autre. Trop tard, le 26 janvier 1855, Gérard de Nerval fut retrouvé pendu à une grille de la rue de la Vieille Lanterne, dans le « coin le plus sordide [de Paris] qu'il ait pu trouver » aux dires de Baudelaire. Avec ce dernier mot laissé à sa tante le soir même, « Ne m'attends pas ce soir car la nuit sera noire et blanche… »

Théophile Gautier. *« Je suis Turc, non de Constantinople, mais de l'Egypte. Il me semble que j'ai vécu en Orient… »*

Né à Tarbes en 1811, Théophile Gautier fut pour ses contemporains le « sultan de l'épithète ». Les caricaturistes de son temps s'en donnèrent à cœur joie. Les frères Goncourt le décrivirent « en causeur de chambre, dans sa robe flottante en forme de gandoura, assis sur la carpette du foyer ainsi qu'un fils de l'Islam, les jambes croisées sous lui, les babouches de cuir jaune à la dérive sur le parquet ». L'Orient fit partie de son quotidien mais les voyages en revanche, y furent réduits à la portion congrue.

Par nécessité pécunieuse pour nourrir sa nombreuse famille, il va passer sa vie à écrire à la chaîne, articles, souvenirs et récits de voyages dans un style éblouissant pour nous décrire son Orient qui était aussi et surtout celui des autres, à la manière de Maurice Ravel, en musique, le siècle suivant. Pour Théophile Gautier, ce fut l'Orient de ses deux grands amis, Gérard de Nerval et Gustave Flaubert mais aussi celui des peintres, des musiciens d'une époque déclinant sous tous les modes l'Orientalisme. Il se dit paresseux mais il est polygraphe. Pour Charles Dantzig dans son *Dictionnaire de la littérature française*, il ne s'agit pas le plus souvent de « vrais livres avec un début, une fin et entre les deux de la tension […] la paresse, pour les écrivains, consistant à éviter d'affronter la création ». Il y eut, cependant pour lui qui défendait l'art pour l'art qui ne devait avoir aucune tendance moralisatrice, *Le capitaine Fracasse*, *Le Roman de la Momie*, *Le Pied de Momie*, *Une nuit de Cléopâtre, Mademoiselle de Maupin*, *Emaux et Camées* et *Contralto* ce poème qui inspira à Yves Bonnefoy son *A la voix de Katlhleen Ferrier* [5].

Pour le journaliste qu'il était avant tout, une invitation par le *Journal Officiel* à couvrir l'inauguration du canal de Suez le 17 novembre 1869, va lui permettre enfin de découvrir l'Egypte. Le 9 octobre, il embarque à Marseille sur le *Mœris* dont le nom pharaonique semble bien convenir à ce voyage 9 octobre mais Théophile Gautier, inquiet, pense dès son départ qu'il allait lui arriver malheur ! Déjà retoqué pour sa quatrième tentative d'admission à l'Académie Française, ne va-t-il pas, pour la première fois de sa vie, manquer la « superstition du vendredi » ? De plus, la « joie dangereuse » d'embarquer ne pourrait-elle pas offusquer les *Moires*, ces déesses jalouses du bonheur de l'homme ? [6].

Pourtant, tout se présente sous les meilleurs auspices sur le *Mœris*. « Véritable élite d'intelligences », les passagers, savants, peintres, journalistes, *reporters,* médecins, ingénieurs, hommes et femmes du monde en général et Louise Colet en particulier, paraissaient d'autant plus joyeux que le temps était beau, que l'influence marine ne s'était pas encore fait sentir et que les femmes présentes avaient, comme toujours, trouvé « le moyen d'êtres jolies et parées en mer ». Louise Colet ajouta qu'au milieu de la cohue compacte sur le *Mœris*, se pressaient une douzaine de femmes élégantes dont « la plus jeune et la plus élégante était Madame Charles de Lesseps qui avec son mari allait rejoindre le glorieux Ferdinand de Lesseps » [7]. Louise Colet, alors âgée de 59 ans, que « Théophile Gautier ne semble pas reconnaître » est la correspondante du journal *Le Siècle.* Elle et Flaubert ont rompu quinze ans plus tôt et pendant ce voyage égyptien, Flaubert va essuyer l'échec retentissant de la publication de *L'Éducation sentimentale*. Sur le pont, après le dîner, « les étincelles des cigares brillaient comme des vers luisants ». « Les fanaux du navire venaient d'être hissés, et, avant que l'ombre nous enveloppât tout à fait, la malencontreuse idée de descendre dans l'entrepont afin de reconnaître notre cabine et de nous aménager pour la nuit nous fit quitter le groupe d'amis avec lesquels nous « paradoxions », appuyés sur le bordage, en regardant l'eau filer ». Mais dès les premières marches de l'escalier, un sévère coup de roulis, le pied lui manque, il tombe lourdement, le bras gauche fracturé près de l'épaule.

Son pressentiment était réalisé : il avait payé sa dette au sort jaloux. Théophile Gautier pensait dès son départ de Paris qu'il allait lui arriver malheur ! N'avait-il pas manqué la « superstition du vendredi ? »

© aln.editions

Sa « joie dangereuse » d'embarquer n'avait-t-elle pas avait offusqué les *Moires ?* Déjà dans le train l'amenant à Marseille, des yeux féminins d'un gris bleuâtre l'avait fixé en prenant une expression sinistre et terrible comme ceux « de Christine Nilsson, quand elle chantait la Reine de la nuit dans *La Flûte enchantée* de Mozart ». Ses pupilles « d'un bleu intense plus profond que le noir marquaient le centre des ces prunelles d'acier et leur donnaient un regard de Walkyrie ». Il regretta de ne pas avoir conjuré le sort en étendant, vers ce « regard si doux et si féroce », l'index et le petit doigt tout en reployant les autres doigts sur la paume de la main droite. Il se reprocha ensuite son aveuglement quand sortant des bureaux des Messageries Impériales de Marseille, il vit un « convoi funèbre débouchant sur la Canebière précédé de pénitents blancs horribles comme des spectres en plein midi, la tête engouffrée dans leur cagoule ». Un de ceux-ci l'effleura de son suaire et lui « jeta même un coup d'œil étrange qui lui fit courir un petit frisson dans le dos ». Les présages n'étaient pas favorables et une voix intérieure lui répétait : « Ne t'embarque pas ! ». Mais comme Jules César aux Ides de Mars, il passa outre !

Le docteur Broca, l'homme de l'aphasie, et deux autres médecins de cette assemblée, vont lui rajuster l'humérus gauche brisé et le « sangler dans un appareil aussi simple qu'ingénieux ». Une assez forte dose d'opium ne suffira pas à le faire dormir. Le lendemain, il remonte sur le pont, « une manche vide et pendante comme un vieux de la vieille ayant laissé son bras à Waterloo ». Dix mains amies lui donnèrent la becquée car l'appétit lui était revenu ! Puis, assis dans un des fauteuils articulés du pont et non allongé à cause de son « ingénieux » appareil de contention, il put fumer tranquillement un cigare qu'on lui rallumait dès qu'il était éteint ! Mais parfois « un de ses compagnons palissait, verdissait, réclamait un verre de rhum ou de cognac, une tasse de thé ; un citron, et finissait par disparaître. Un autre au cœur plus assuré le remplaçait » !

Puis ce fut Messine et enfin avec soulagement, Alexandrie car « l'approche d'un port [avait] la propriété de guérir le mal de mer mieux que les bonbons de Malte bicarbonatés et autres panacées impuissantes » ! Sur la plage de débarquement « grouillait, aux rayons d'un soleil brûlant dont la chaleur nous enveloppa soudain comme l'atmosphère d'une étuve, une foule bariolée de nègres, de cophtes, de fellahs, de nubiens, de Grecs, de Maltais, contenue à grand peine par les employés du khédive, jeunes gens de manières distinguées, reconnaissables à leur tarbouch officiel, chargés d'accueillir dans cette mêlée les invités d'Europe » [sans les séparer de leurs malles]. Le chemin vers l'hôtel d'Angleterre avec les cahots de la calèche fut un calvaire pour Théophile Gautier et son bras fracturé. Le train emmena le lendemain tous ces voyageurs vers Le Caire à travers le Basse-Egypte, le long du Nil tel « un fleuve à terre ». Rassasié par la collation offerte par le Roi et servie par un ami du *bras gauche*, Gautier évoqua avec humour le fait que « la main droite n'était au fond qu'une intrigante, une faiseuse d'embarras, qui prenait toute la gloire pour elle et reléguait injustement dans l'ombre son humble sœur, dont la désignation est une sorte d'injure. La main droite ne peut presque rien faire sans l'aide de la main gauche. Réduite à elle seule, elle est comme paralysée ».

Pendant ce temps, en pages éblouissantes, « le train marchait rondement et bientôt vers la droite, au-dessus d'une ligne de verdure presque noire sous l'éblouissante lumière, se dessine, lointaine et teintée d'azur, la silhouette triangulaire des pyramides de Chéops et Chéfren, pareilles, vues de cette distance, à une montagne unique, échancrée par le sommet ». Le Caire, puis la *Place de l'Esbekhieh* et l'Hôtel Sheppeard, Théophile Gautier « allait loger dans son rêve ». Fasciné par cette *Place de l'Esbekhieh,* il va décrire minutieusement dans *Ce qu'on voit de l'hôtel Sheppeard* et ce qu'il s'y passe. Sa foule bigarrée, ses lambeaux de musique du soir lui rappelant Shakespeare et son *Marchand de Venise*, « le calme, le silence et la nuit conviennent aux accents de l'harmonie ». Et puis vient la description du dîner offert par le Khédive à tous ces hôtes français. Décevant pour Louise Colet qui s'éclipsa rapidement car elle avait espéré un dîner plus « couleur locale ». Magnifique pour Théophile Gautier car tout y était français, les vins, la cuisine, le service hormis la bière, anglaise, elle... ! De plus pour lui « la couleur locale était en mainte occasion plus agréable aux yeux qu'au palais ». Quant à l'inauguration du canal de Suez, il n'en parla point mais fut plus prolixe sur la genèse de ce canal et sa réalisation. Le reste de son œuvre restera inachevé…

Il meurt à Paris, trois ans plus tard le 23 octobre 1872. Mais c'est au cours de cette traversée égyptienne que Louise Colet, avait sur Théophile Gautier dit l'essentiel [7]. Ce jour-là, « affaissé sur un tas de coussins, d'une pâleur morbide [semblable] à un masque de cire, il nous étonna tous par la fermeté rayonnante imprimée sur son visage, ses longs cheveux, peignés avec soin par un ami, encadrant son front lumineux. Ses regards voilés avaient plus d'éclat que la veille. Les chairs molles et gonflées de son visage, qui depuis quelque temps, altéraient la pureté de ses traits, s'étaient comme tendues ; sous l'effort de la volonté et l'angoisse de la souffrance. La lumière du matin, en se jouant sur la tête du poète, lui rendait, en cet instant, un reflet de sa beauté primitive….Il avait tenu parole : « Je mourrai sans grimace, sans délire et sans râle ».

© aln.editions

Joseph Conrad. *« L'Orient, j'ai vu ses lieux secrets et j'ai fouillé jusqu'au tréfonds de son âme… »*

À l'âge de 21 ans, Joseph Conrad, jeune lieutenant de marine embarque pour la Turquie, les Indes, Bornéo, Singapour, le Siam et Bangkok. Il contera en 1898, dans *Jeunesse*, nouvelle d'une soixantaine de pages, une ses traversées mouvementées avec incendie du navire, naufrage et sa rencontre avec l'Orient. « J'ai vu ses lieux secrets et j'ai fouillé jusqu'au tréfonds de son âme ». « Soudain un souffle de vent, un souffle faible et tiède, chargé d'étranges senteurs de fleurs d'arbre, de bois aromatique, s'exhale de la nuit tranquille, premier soupir de l'Orient sur mon visage. […] Pas une lumière, pas un mouvement, pas un son. L'Orient mystérieux me faisait face parfumé comme une fleur, silencieux comme la mort, sombre comme une tombe […] C'est alors que j'aperçus les hommes de l'Orient ; ils me regardaient. Toute la longueur de la jetée était pleine de monde. Je vis des visages, bruns, bronzés, jaunes, les yeux noirs, le chatoiement, la couleur d'une foule orientale. Et tous ces êtres nous regardaient fixement sans un murmure, sans un soupir, sans un mouvement. Rien ne bougeait. Les frondaisons des palmiers se dressaient immobiles contre le ciel. Pas une branche ne s'agitait le long du rivage et les toits bruns des maisons cachées pointaient à travers le feuillage vert, à travers les grandes feuilles qui pendaient, luisantes et immobiles, comme des feuilles forgées dans un métal lourd […] L'Orient [nous] contemplait sans un bruit. J'ai connu sa fascination depuis. J'ai vu les rivages mystérieux, les eaux immobiles, les terres des nations à peau brune, où une Némésis furtive guette, poursuit, rattrape tant d'hommes de la race conquérante, fiers de leurs sagesse, de leur savoir, de leur puissance. Mais pour moi tout l'Orient tient dans cette vision de ma jeunesse. Il est tout entier dans cet instant où j'ouvris mes yeux de jeune homme. Je l'avais rencontré après un corps à corps avec la mer - j'étais jeune - et je le voyais qui me regardait. Et voilà tout ce qu'il en reste ! Rien qu'un instant, un instant de force, de rêve, d'enchantement-de de jeunesse !... Un éclair de soleil sur un rivage étrange, le temps d'un souvenir, le temps d'un soupir, et – adieu ! – la Nuit-Adieu !... »

Pour le grand lecteur que fut Conrad, ce fut surtout sa rencontre avec Gustave Flaubert au cours des longues traversées, des mouillages d'ancre qui s'éternisent et des contrats d'embarquements espacés. Ses activités à terre baignent dans un épais mystère pour ses biographes mais sur mer et sur terre, il dévore l'œuvre de Flaubert. Lors d'un nouvel engagement devant l'amener à convoyer des immigrants de Rouen vers le Québec, son départ est retardé car « la Seine charriait des glaçons, le service de la batellerie et des bacs furent un moment suspendus ». Il en profite pour explorer Rouen à l'aune de Gustave Flaubert. Il relit *Madame Bovary* avec une « admiration pleine de respect… il y a peu d'auteurs aussi créateurs que lui ».

Beaucoup plus tard l'Orient deviendra un mythe colonial avant de devenir ce qu'il est aujourd'hui…

Le mythe romantique du voyage en Orient et du retour à la terre maternelle, né au XIXe siècle, fit place à la fin de celui-ci au mythe colonial et à ses intérêts économiques et militaires sous-tendus. La terre maternelle s'est réveillée sur une manne pétrolifère et le voyage en Orient longtemps recherché, le reste mais pour d'autres raisons. Les « voyageurs » actuels sont toujours jeunes, mais leurs motivations différent totalement. La discrimination, la pauvreté ne sont pas toujours des facteurs déterminants pour basculer dans la radicalisation car nombreux sont ceux qui sont issus de milieux éduqués et aisés. Cette radicalisation semble être « une configuration du malaise contemporain et d'idéaux à travers lesquels se nouent l'individuel et le collectif dans la formation de l'être » [9]. La plupart de ces jeunes gens sont souvent dépressifs, attirés par la violence mais toujours en détresse dans une faillite identitaire. Ils pensent « ne rien valoir, être des déchets ». À ceux-là, l'Islam radical propose un « idéal clef en main », prêt à combler toutes ces failles et à réparer leur « moi » voire mieux encore à leur proposer un nouveau « moi ». L'islamisme radical leur répète qu'ils sont « indignes parce que sans foi, ni loi mais que toutefois ils peuvent se faire pardonner en devenant des sur-musulmans, plus musulmans que les musulmans, prêts à devenir des tueurs et à égorger « au nom de… » tout en participant au rétablissement du Califat et de la Charia.

Devenus les haut-parleurs de « leur » Allah dans le monde, ils crachent leur haine de ceux qui n'ont pas la même croyance d'airain que la leur avec une arrogance allant jusqu'à mépriser la vie et à faire l'apologie de la mort. Devenus, de manière hallucinante, des automates identiques à ceux imaginés par Edgar P. Jacobs dans *La Marque Jaune* [10], ils reprennent tous le même discours, comme s'il était tenu par la même et unique personne, abdiquant totalement leur singularité à la manière des victimes du

© aln.editions

Docteur Septimus. Voyant leur angoisse disparaître tout en n'éprouvant pas l'ombre du moindre doute, ils se sentent habités par un sentiment de surpuissance. Se pensant autres, ils sont prêts, en devenant martyrs, à « survivre en disparaissant » avec une ceinture d'explosifs autour de la taille. Ils ne suicident pas, ils s'auto-sacrifient pour venger l'offense faite à leur « idéal islamique ». Ils détruisent la forme humaine de l'ennemi dans un but, celui de rendre impossible sa reconstitution et de lui donner une sépulture [9].

Pierre médicinale égyptienne. Col. Particulière. ©jmandre

À suivre…

Quelques références

1. François-René de Chateaubriand. Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne. Folio Classique. N° 4136.
2. François-René de Chateaubriand. Les Mémoires d'outre-tombe. Le Livre de Poche, N° 16080.Livre XVIII.
3. Alphonse de Lamartine, Voyage en Orient, Folio Classique, N°5230, p 7-53 et p 1001-1002.
4. Gérard de Nerval. Voyage en Orient Tome I et II. Garnier Flammarion. N° 332-333.
5. Yves Bonnefoy. Hier régnant désert. La contralto, Mercure de France.
6. Théophile Gautier. L'Orient. p 341-410 Folio N° 5681.
7. Louise Collet. Les pays lumineux. Voyage en Orient. BNF Gallica, p 38-40.
8. Joseph Conrad. Jeunesse. Folio N° 3743.
9. Fethi Benslama. Un furieux désir de sacrifice ; le surmusulman. Le Seuil.
10. Jacobs EP. La Marque Jaune. Ed. Dargaud, p 60-61.

© aln.editions